

**A PROPOS DU VOYAGE EN ITALIE
(1864) , RÉFLEXIONS SUR LA
PLACE DE LA GÉOGRAPHIE DU
MILIEU DANS LA RELATION
D'HIPPOLYTE TAINÉ**

Robert ESCALLIER

Hippolyte Taine (1828-1893), normalien, essayiste, critique d'art, philosophe, historien, est l'auteur de nombreux ouvrages de renom, œuvres souvent critiquées en raison des engagements philosophiques de l'auteur et parfois couronnées comme son *Essai sur Tite Live*. Son élection à l'Académie française, en 1878, parachève l'accomplissement de la vie de l'un des maîtres à penser de la France du dernier tiers du XIXe siècle ; lu et reconnu dans toute l'Europe, son influence est réelle en Angleterre, en Allemagne où Nietzsche fut un lecteur attentif, en Italie même.

Lorsque H. Taine entame son « *Voyage en Italie* » en janvier 1864, il a trente-six ans. Il s'affirme comme l'un des intellectuels-essayistes les plus féconds et prometteurs de sa génération. A Paris, il fréquente les milieux littéraires et artistiques, collabore à plusieurs journaux et revues et se lie avec Renan, Sainte-Beuve et Gustave Doré. Le grand œuvre qui l'a longtemps occupé paraît un mois avant son départ, sous la forme de trois gros volumes, consacré à « La littérature anglaise jusqu'à Byron ». Si ses convictions de penseur rationaliste le placent encore sous la critique virulente des catholiques conservateurs (Monseigneur Dupanloup, le Comte de Falloux sont les plus sévères) ce qui lui vaut quelque déboire ou déception, sa situation économique et sociale n'en souffre plus désormais. Examineur à l'École militaire de Saint-Cyr, à son retour d'Italie il est désigné pour remplacer Viollet-le-Duc au poste de professeur à l'École des Beaux Arts – chaire d'Histoire de l'Art et d'Esthétique. C'est donc un homme assuré, du fait de ses fonctions officielles, de revenus réguliers et confortables, un intellectuel, critique et historien de l'Art, sûr de lui, et de son système d'analyse fondé sur les certitudes naturalistes et positivistes qui entre en Italie pour un voyage de quatre mois.

La critique principale dont il est l'objet de la part de l'Académie que résumait les propos du rapporteur Abel Villemain, concerne, je cite, sa « doctrine qui n'explique le monde, la pensée, le génie que par les forces vives de la nature ». L'adhésion à la doctrine naturaliste qui vise, par l'application à l'art des principes du positivisme, à reproduire la réalité avec une objectivité parfaite et dans tous ses aspects, il la revendique. Ainsi dans le « *Voyage en Italie* »¹ dès la deuxième page de la relation, il écrit éprouver « plus de plaisir devant les choses naturelles que devant les œuvres d'art ». Quant aux œuvres ce qui le touche « c'est le naturel, l'élan spontané des puissances humaines ». L'œuvre de l'artiste écrit-il « représente en abrégé les sentiments publics, les passions dominantes du temps et du pays où elle est née, en sorte que la voilà elle-même une œuvre naturelle, l'œuvre de grandes forces qui conduisent ou entrechoquent les événements humains ».

L'esthétique de H. Taine est influencée par le déterminisme philosophique de Spinoza, ainsi que par celui des sciences-naturelles d'un Linné ou Darwin lorsque la méthode employée par la botanique ou par la biologie sert de modèle aux sciences humaines, au critique d'art. Déterminé « à étendre la méthode scientifique aux domaines jusque là livrés à l'impressionnisme ou au dilettantisme : morale, sociologie, esthétique, critique littéraire, histoire », H. Taine s'attache ainsi à la recherche de la causalité de l'œuvre et affirme la trouver dans la théorie dite des trois facteurs : la race (facteur individuel), le milieu (facteur géographique et social), le moment, facteurs qu'il ne définit pas clairement. Chez tout créateur, il décèle une faculté maîtresse dont il déduit tous les autres caractères selon une loi « des dépendances multiples ». Ainsi s'efforce-t-il d'atteindre derrière les œuvres la société qui les a rendues possibles. H. Peyre² y reconnaît une sorte de structuralisme avant la lettre « mais infiniment plus rigide qui ne saisit pas l'unicité de l'individu dans son authenticité originale ».

¹ *Voyage en Italie* est publié en 1866 en deux tomes chez Hachette Paris Tome I. Naples et Rome (409 pages) et Tome II. Florence et Venise (443 pages).

² H. Peyre est le rédacteur de la notice consacrée à H. Taine par l'*Encyclopédie Universalis*.

Les théories de Taine marquées par un déterminisme strict, trop absolues, maintes fois réfutées, paraissent bien d'un autre temps. Cependant, elles ont le mérite d'introduire dans l'analyse critique la variable environnementale, celle du milieu géographique et sociologique, et ainsi de libérer la critique de l'idée que rien n'est mesurable dans les sciences humaines et que l'œuvre est sans rapport avec l'état du social.

L'objet de la communication est de rechercher le milieu géographique et sociologique tel que rendu par H. Taine et de se demander en quoi il informe sur le territoire, donne à connaître l'Italie.

L'Italie que rencontre Taine en 1864 est un pays à la veille de trouver un cadre territorial quasi définitif. Le royaume récupère la Vénétie en 1866 (suite à sa participation à la guerre contre l'Autriche) et intègre à son territoire les Etats de l'Eglise en 1870, suite à la chute du Second Empire et du départ des français (et de la prise de Rome par le général Cadorna). L'itinéraire de Taine (Fig. 1) s'apparente à une vaste coupe Sud-Nord du territoire italien. Il mène le voyageur d'une Italie pauvre, arriérée et mal équipée - les régions de Naples et de Rome -, espace méditerranéen dominé, à une Italie plus développée et riche - l'Italie centrale et septentrionale -, territoire européen et en partie connecté au monde industriel. Le gradient n'est pas conceptualisé, mais il est bien décrit tout au long de la relation.

Taine se voit comme un naturaliste « libre de préoccupation et d'engagement, occupé à observer les bâtiments et les sentiments des hommes comme nous ferions des instincts, des constructions et des mœurs des abeilles ou de fourmis », en possession d'une méthode tirée des sciences expérimentales qui « sont maintenant reconnues comme les seules maîtresses légitimes de l'esprit humain et les seules guides de l'action humaine ».

La géographie du temps de Taine est celle de la définition qu'en donne le Littré (en 1873) « science qui a pour objet de connaître les différentes parties de la superficie de la Terre, d'en assigner les situations réciproques et d'en donner la description... » ; elle est en convient son auteur « de tous les arts celui qui a le plus besoin d'être perfectionné », une archéogéographie selon le mot de J. Levy³. La démarche géo-sociologique de Taine est de cette nature, profondément marquée par un déterminisme souvent simpliste. Il se contente de regarder les choses, au mieux de rapporter les informations collectées à la suite de longues discussions avec différents acteurs de la bourgeoisie ou de l'aristocratie locale. Il démontre un goût pour les typologies, pour une taxinomie élémentaire et intuitive. Ainsi dès le premier contact avec le peuple napolitain, il relève et classe quatre types saillants d'individus dont les qualificatifs informent sur le style de l'auteur : « la tête de camée, inspiratrice de l'amour », « la tête carrée plantée sur un coffre solide », « l'animal maigre et noir, brûlé, tout en traits saillants », « l'homme beau et vigoureux, fortement bâti »... Dans la société romaine, il distingue le bourgeois, le demi-bourgeois, le noble, le gentilhomme, le demi-homme, le plébéien, la canaille débraillée, le monsignore... autant de types sociaux non définis...

Mais si l'objet de la géographie moderne est l'espace comme dimension de toute vie sociale, et si la géographie intègre à son étude les caractéristiques de la complexité du social : « l'historicité, la sociétalité, la pragmatique, le rôle des langages et des représentations comme composantes majeures du réel social... »⁴, H. Taine retrouve une modernité inattendue qui peut être décryptée et même enrôlée.

Un gradient sud-nord caractérise le degré de développement des campagnes où vit la majorité des Italiens. La campagne romaine est mal tenue sinon dévastée, « c'est un cimetière abandonné... Pas un arbre, pas un ruisseau, pas une cabane. En deux heures je n'ai

³ Sous la direction de J. Levy et Michel Lussault : *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*. Belin 1034 p. 2003

⁴ J.Lévy et M. Lussault, ouvr. cité

aperçu qu'une hutte ronde à toit pointu, comme on trouve chez les sauvages ». Sitôt passée la frontière, en Ombrie, le paysage agricole change « les villages ressemblent aux nôtres et indiquent à peu près le même degré de culture... », entre Pérouse et Sienne « l'aspect des villages et des petites villes reporte l'esprit vers notre midi ». En route vers Bologne, au nord de Florence, les champs, les jardins en terrasse chargés d'arbres fruitiers, d'oliviers sont aux yeux de Taine les « marques du travail et de la prospérité humaine. Tout est mis à profit ». Le paysage toscan agréable et noble, c'est vraiment ici, « le cœur de l'Italie, par le génie, la puissance d'invention, la prospérité, la beauté, la salubrité ». Quant aux campagnes lombardes, elles ne sont qu'un « grand verger qui regorge de moissons, de prairies artificielles, d'arbres à fruit, où les mûriers déjà tout verts arrondissent leurs têtes parmi les vignes, où de petits canaux portent le fraîcheur dans les cultures ». Taine décrit l'inégal développement économique régional, mais à aucun moment, il ne s'intéresse aux causes profondes d'un tel différentiel, ni aux structures agraires, ni aux techniques agronomiques, ni aux relations villes-campagnes... Face aux paysages naturels ou construits, paradoxalement, il ne s'égare point, sa prose en impose et son naturalisme tout réducteur qu'il soit est recevable...

Mais à partir de solides observations, il construit un discours parfaitement déterministe. En affirmant que « le goût et l'esprit d'un peuple prennent la forme de son paysage et de son climat », que de nombreux traits de l'individu et de l'histoire sont imprimés par le caractère du milieu, H. Taine conçoit l'existence de races régionales et locales déterminées par celui-ci. Abondent les assertions de type « la race est bien supérieure à celle de Naples, où elle est rapetissée et déformée, où les jeunes filles semblent des grisettes rabougries et blafardes », en Toscane, « il y a des races si fines qu'elles ne peuvent déchoir tout à fait ; l'esprit leur est inné ; on peut les gâter, mais non les détruire ». Les stéréotypes se font légion, ainsi « l'imagination superstitieuse, plus ou moins grande selon les climats, très forte dans les pays du midi », le Napolitain est « un Grec gâté » comme un fruit, « à côté d'eux, comme autrefois à côté des Grecs, les Italiens du Nord (les Piémontais) sont des lourdauds ». Plus loin encore, « ces races latines et méridionales semblent composées d'amateurs, qui, ayant la conception prompte et la langue facile, planent et circulent au-dessus de l'action sans s'y engager ». Si « la race supérieure est celle qui est apte à la société et au développement » et à ce titre « la douceur, les instincts sociables, le sentiment chevaleresque de l'honneur, le bon sens flegmatique, la sévère conscience puritaine, sont des dons précieux », c'est le manque de ces dons qui « a empêché la société de s'établir et le développement de se faire ». Difficile de concevoir que de tels propos puissent valider la démarche expérimentale de l'auteur

Les observations relatives à la société italienne, particulièrement à celle de la Rome papale sont plus intéressantes.

Suite aux nombreuses conversations qu'il a avec des interlocuteurs généralement de son milieu social (une soixantaine précise-t-il) H. Taine construit un tableau de la société distinguant trois classes : la bourgeoisie, les nobles, le peuple. Il est curieux de la place qu'occupe la bourgeoisie et perçoit la montée des classes moyennes en des termes surprenant de lucidité : « bourgeois médiocrement instruits, fort bien protégés, fort inertes, dont toute la pensée est de passer de deux mille francs à six mille francs de rente... vingt ou trente millions d'individus passablement heureux, soigneusement parqués, disciplinés, rétrécis, ... A prendre les choses en gros, c'est à peu près ce que les hommes ont encore trouvé de meilleur... ».

L'étude de la société romaine du temps du gouvernement de l'église est bien venue. L'ordre papal, soit le mode d'organisation et de fonctionnement de la société romaine, dans la logique de Taine, est responsable d'un paysage social particulièrement critique. Le constat établi est que « Rome n'a point fait à temps le pas qui sépare le Moyen Age des temps

modernes ». La critique est forte ; les Etats de l'église sont fermés aux innovations quelles soient d'ordre technique, culturel, politique ou informationnel. La fermeture n'est pas que simple image, les mobilités géographiques ordinaires sont limitées, des restrictions bureaucratiques étant imposées à la circulation des citoyens de Rome - le passeport obligatoire est souvent refusé par l'administration -. La critique de Taine est sévère à l'égard de l'occupation française qui donne au gouvernement de Rome les moyens d'une surveillance serrée des populations: « Tout est contrôlé et soumis au monsignor », les tracasseries policières réelles. « Le pape, écrit-il, n'est qu'un grand fonctionnaire âgé, dont la place est viagère ; sa famille est obligée de l'exploiter au plus vite... L'Etat était une propriété dont on pouvait user et abuser ». On imagine les réactions du parti conservateur en France à la lecture de tels jugements. Les mêmes termes peuvent être employés aujourd'hui pour décrire le mode de fonctionnement des systèmes politiques népotiques⁵ d'Afrique Noire ou des pays arabes rentiers du pétrole. L'absence de pratiques démocratiques, le système clientéliste...font que « ce n'est pas un Etat, encore moins une patrie...chacun a ses privilèges ». Société de privilégiés et d'oisifs, vivant dans la proximité du prince, comme aujourd'hui les membres de la grande famille des Saouds ou de la tribu africaine au pouvoir. Il résulte de ce système que « la sécurité et la justice y manquent » et que « chacun est tenu de s'y protéger lui-même par force ou par ruse ». Ainsi décrite, est-on si éloigné de cette société tiers-mondiste marquée par l'autoritarisme et l'informalité compensatrice ?

La société et l'espace urbain sont témoins de ces contraintes et de ces vicissitudes. Nul doute que pour Taine la seule classe sociale qui vaille soit la classe moyenne et bourgeoise selon son expression et que la difficulté de celle-ci est « de gagner, civiliser et italianiser le peuple ». A Rome, la bourgeoisie n'a pas les qualités qu'on lui prête dans toute l'Europe libérale et que Taine trouve dans les régions du Centre et du Nord. Pour lui le gouvernement est responsable de cet état, en particulier de l'effondrement de l'enseignement. « L'ignorance est la bien venue, elle rend docile ». Quant à son contenu, il est jugé faible et archaisant : « point d'italien, point de français, nulle langue vivante, point d'histoire sauf la romaine antique ».

Le défaut de motivation dans le champ de l'économie comme du politique va de pair avec la paresse intellectuelle et l'absence d'initiative d'une classe pourtant vouée à l'action et à être le modèle de référence. Le bilan proposé par H. Taine est très pessimiste ; le tableau des professions libérales est noir : les médecins « des donneurs de lavement », les avocats « des praticiens de chicane », les professeurs de médecine « des barbiers de village », on dirait du Molière. Paresse, ignorance, népotisme, clientélisme « pas moyen de subsister sans protecteur, il en faut pour obtenir la moindre chose, pour toucher son revenu, garder son bien, pour se faire rendre justice », et tout cela avec adresse, avec finesse car écrit-il « sous un gouvernement des prêtres, on a horreur de l'éclat ». Ce niveau de l'apparence ou du factice touche à la caricature chez les nobles romains. Que peuvent-ils faire s'interroge le voyageur puisque « la diplomatie et les hauts emplois sont aux prêtres » et « l'armée est étrangère », sinon épier l'autre, ruser, d'autant qu'ils manifestent pour l'ailleurs un lourd désintérêt. Les membres de l'aristocratie sont pour la plupart des « papelins, enfermés dans leur éducation, dans leurs préjugés, dans leur inertie, comme une momie dans les bandelettes ». S'ils s'adonnent à l'agriculture, c'est en tant que propriétaires absentéistes et par l'intermédiaire des intendants, étrangers aux gens des campagnes dont les statuts ne sont jamais définis et hiérarchisés.

Quant au peuple romain, « machine endurcie par la peine » et par la violence du quotidien du fait d'une situation d'iniquité et d'une administration partielle, il est éloigné « des idées modernes de l'humanité, de modération, de justice qui ne se sont pas insinuées en eux

⁵Au sens premier népotisme désigne les faveurs et l'autorité excessives accordées par certains papes à leurs neveux, parents, dans l'administration de l'église.

pour amortir les chocs ou diriger les coups ». Cet éloignement résulte, selon Taine, de la volonté du gouvernement « qui n'a jamais songé à les civiliser, il ne leur demande que l'impôt et un billet de confession ». Ce fait paraît d'autant plus condamnable que les Romains sont les héritiers d'une histoire grandiose qui fait qu'ici « la cervelle est pleine et l'homme complet ». En réalité poursuit-il « bien traités et considérés, l'énergie et l'intelligence y éclatent ».

Taine par sa formation et ses pôles d'intérêt est plus sensible à l'histoire des villes, à leur passé souvent grandiose qui fait voir le présent de la cité comme un temps de décadence et d'ennui, qu'aux situations auxquelles il se trouve confronté. Pour lui, la cité a du sens parce qu'elle est « une institution unique, le fruit d'une idée souveraine...c'est la grande invention pour laquelle l'homme est sorti de la sauvagerie primitive ». Les historiens de la ville et les géographes ne disent pas plus et mieux ; il écrit encore : « la cité était une vraie patrie, et non comme aujourd'hui une collection administrative d'hôtels garnis », dans ce cas il pense plus aux grandes villes européennes qu'aux cités visitées.

La description des villes est limitée à quelques impressions visuelles ou olfactives qui deviennent plus favorables à mesure qu'il s'éloigne du midi. Au sud, les villes sont généralement mal gérées, mal équipées, peuplées de pauvres souvent en guenilles selon le mot de Taine. Naples dont il estime la population à 500.000 habitants⁶, vue d'en haut séduit l'homme du Nord qui découvre la douceur du climat et la beauté du paysage naturel. Succombant à un héliotropisme précoce, il y perd même son latin s'exclamant « Comment se donner l'embarras de travailler et de produire quand on a cela devant les yeux ? ». A grande échelle, parmi la foule urbaine « noire et grouillante », la perception des choses évolue : « dans tout Naples on a envie de se boucher le nez », mais il a l'honnêteté de reconnaître que « cela est universel dans le Midi, à Avignon, à Toulon comme en Italie ».

Rome procure le plus fort sentiment d'abandon et d'échec. La future capitale, à l'inverse de Londres ou de Paris, n'est dominée ni par le travail, ni par le progrès, mais elle captive le regard du voyageur par ses ruines, son aspect musée, l'absence de présent. H. Taine retrouve alors les stupeurs et étonnements d'un Stendhal⁷ constatant que « Tout est décadence ici, tout est souvenir, tout est mort », lorsqu'il écrit « le jour cela sent le mort, mais la nuit c'est toute l'horreur du sépulcre ». Mais si Rome est sale et triste, elle n'est jamais commune tout annonce « des vies et des goûts qui ne sont pas ordinaires », mais ici le voyageur s'efface devant l'érudit.

Nulle part ailleurs, la cité n'a connu une semblable régression. Sienna toute « moisie » est visitée par les touristes...déjà. Florence est équilibrée car « le passé se raccorde avec le présent...animée et point trop peuplée, capitale et point trop grande, belle et gaie ». Pise est « négligée, maigrement peuplée et inerte » mais pas plus que les villes de Poitiers, de Rennes ou d'Aix-en-Provence « laissées de côté par la civilisation qui se déplace ». Venise est à part, riche de 120.000 personnes dont le quart est pauvre. Padoue et Vérone sont mieux tenues et dévoilent une certaine modernité. Milan fait impression auprès de Taine qui la juge riche, prospère et puissante « luxueuse même ». Seule la ville de Ravenne peut rappeler l'aspect mortuaire de la capitale romaine : « On n'imagine pas une ville plus abandonnée, plus misérablement provinciale, plus déchu...la ville est morte depuis je ne sais combien de siècles », impression aggravée par le fait qu'elle vit dans un environnement alluvionnaire, marécageux, menacé par les fièvres.

Taine porte un regard lucide sur le caractère âpre de la vie urbaine, tout en soulignant les différences, par contre son discours est éteint pour ce qui concerne la dimension proprement économique, les rapports sociaux, la dimension spatiale du rapport à la ville...La

⁶ Le nombre d'étudiants est estimé à 10.000, celui des professeurs à soixante....

⁷ Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, 1817, C. Lévy. Paris 1896 et *Promenades dans Rome*, 1829, M.Lévy, 1858 cités par C. Ossolo « *Littératures modernes de l'Europe néolatine* ».

modernité du discours, si elle subsiste quelque part, est à rechercher dans le champ d'une géographie des paysages et des représentations .

H. Taine manifeste une sensibilité au paysage qui va au-delà de celle que l'on trouve dans la plupart des relations de voyage. Longtemps et particulièrement après les travaux d'Alexandre Humboldt, fut donné à la géographie naissante, l'objectif d'étudier selon son expression « la physionomie naturelle qui appartient exclusivement à chacune des contrées de la terre ». Le paysage tel qu'il est conçu alors, établit la prééminence du visible, privilégiée par rapport aux autres sens ce qui faisait écrire à L. Febvre que le géographe était « l'analyste du paysage », perspective quelque peu limitée.

Le paysage est l'aspect du pays tel qu'il s'offre à l'observateur et tel qu'il est lu par le regard de celui-ci. La géographie perçoit la contrée comme digne d'intérêt et adopte une disposition d'esprit pour la voir comme un paysage. Cette sensibilité paysagère est fondamentalement un acte de culture qui ne se retrouve qu'en Chine et en Occident (depuis la Renaissance avec une Italie omniprésente), ainsi que l'affirme A. Berque.

Tout naturellement H. Taine, par l'attention qu'il porte à la littérature, à l'architecture, à la peinture, à l'histoire, aux arts et aux lettres en général, possède toutes les dispositions d'esprit pour explorer et penser même la dimension paysagère et au-delà pour rencontrer une géographie des représentations. A propos des villas de la périphérie de Rome (villas Albani, Borghèse, Ludovini), sa réflexion s'affine et s'approfondit, rejoint parfois les préoccupations des géographes actuels dont A. Berque soulignant que « le paysage donne à percevoir le sens du monde où nous sommes et ce que nous sommes aussi en ce sens là ». C'est le sentiment qu'il exprime par exemple lorsqu'il écrit : « rien ne m'a plus intéressé dans les villas romaines que leurs anciens maîtres » . Il les traque à travers les paysages construits. A la villa Albani, il y devine « le grand seigneur homme de cour » ; le paysage est recréé à son image, le goût pour l'antique et l'archéologie...Le paysage savamment ordonné donne « la même sensation qu'un appartement haut et ample, solidement bâti et bien décoré : cela leur suffisait, il n'avait point de conversation avec un arbre ».

Le paysage n'est pas que décor, il est lieu et moment de l'expérience géographique. Alors Taine rejoint celle de la géographie la plus actuelle. Il y parvient d'autant que s'y ajoutent les préoccupations concernant les représentations de l'espace. Il souligne en particulier tous les enjeux de la maîtrise de l'image, du théâtral...l'architecture et sa signification. Il souligne combien l'architecture peut être un « art calculé », combien elle « fait partie du gouvernement, elle complète un spectacle »...⁸. Il rejoint ainsi les observations des historiens actuels de la ville à propos du traitement théâtral du paysage urbain à visée identitaire, symbolique... Grâce aux villes italiennes, il gagne une certaine pertinence qui peut le sauver d'un oubli radical.

⁸ Il écrit : « les édifices ecclésiastiques italiens glorifient non le christianisme mais l'Eglise ».